

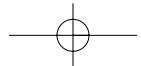
encres de loire

LA REVUE DU LIVRE EN PAYS DE LA LOIRE

OCTOBRE 2006 • N°38

DOSSIER
*Loire
et littérature*

Région
PAYS DE LA LOIRE



Loire et littérature

La Loire ne prend pas sa source à Montsoreau, pas plus qu'elle ne trouve, enfin, l'Atlantique à Candes-Saint-Martin. Continuité géographique, pérennité littéraire. C'est à partir de ces deux notions, de ces deux questions qu'est née l'idée de consacrer les pages de ce dossier au thème *Loire et littérature*.

L'histoire littéraire du val de Loire mêle le prestige et l'intime. Espace de vie et de séjour, de travail et de voyage, y voisinent et s'entremêlent les anecdotes et les lieux d'inspiration de quelques unes des plus grandes ou des plus belles pages de la littérature française.

Ouverture vers l'amont et place aux écrivains contemporains. Au-delà de l'héritage laissé et des grandes figures patrimoniales, comment se conjuguent aujourd'hui sur les bords de Loire lieu de vie et lieux de l'œuvre ?

Ce fleuve et près de 280 km de son val sont depuis novembre 2000 inscrits comme paysage culturel évolutif et vivant sur la Liste du patrimoine de l'humanité, établie par l'UNESCO. L'histoire littéraire de ce territoire a contribué pour sa part à cette reconnaissance internationale. Cette valeur patrimoniale résonne-t-elle dans les écrits contemporains ? Le paysage culturel ligérien prend-t-il une place dans l'esprit des romanciers qui s'en inspirent ou qui y vivent et y produisent aujourd'hui ?

De l'estuaire à l'Orléanais, poussée par un vent de secteur ouest dominant, comme les chalands d'autan, une exploration sensible des relations, des rapports au fleuve est ici conduite. La variété des attitudes, des styles et des talents sont comme les reflets dans un fleuve unique, mais dont l'eau, comme on le sait, vue d'un endroit donné, n'est jamais la même.

Rémi Deleplanque
Chargé de mission éducation culture
Mission Val de Loire Patrimoine Mondial



Ce dossier s'inscrit dans le cadre des coopérations interrégionales entre les deux Régions Centre et Pays de la Loire, avec l'appui de la Mission Val de Loire, dont l'une des missions consiste à valoriser le patrimoine culturel de ce territoire reconnu par l'UNESCO.

À la Loire, les écrivains n'ont juré ni foi ni hommage.

Cela fait toutefois des siècles que la littérature lui voit fidélité et admiration.

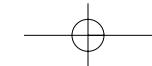
Le grand fleuve a fait glisser plus d'une plume sur le papier, et des livres continuent de s'écrire sur ses berges. Écrivains d'hier, écrivains d'aujourd'hui : rencontres.

Écrivains d'hier par Jacques Boislève



© G. Arnould/SEM régionale des Pays de la Loire

En tirant d'Orléans à Blois,/ L'autre jour, par eau venoye;/ Si rencontray par plusieurs fois/ Vaisseaux ainsi que je passoye/ Qui singloient leur droite voye/... Il suffit à Charles d'Orléans de quelques vers pour dire toute la Loire et sa marine. Le grand fleuve, qui partage la France en son milieu, était déjà la voie royale ! Rejoi-gnons maintenant Flaubert sur les terrasses d'Amboise : ce même spectacle s'offre à lui, inchangé depuis des siècles : « *Les peupliers s'étendaient sur les rives du fleuve [...] La Loire coulait au milieu, baignant ses îles, mouillant la bordure des prés, faisant tourner les moulins et laissant glisser sur sa sinuosité argentée les grands bateaux attachés ensemble...* » Et si je feuillette les fameuses Lettres de Madame de Sévigné, je trouve un autre aspect de la Loire, plus en amont : « *Hier soir, à Cosne, nous allâmes dans un véritable enfer; ce sont les forges de Vulcain: nous y trouvâmes huit à dix cyclopes forgeant, non pas les armes d'Énée, mais des ancras pour les vaisseaux...* » On pourrait multiplier les citations : il n'y a pas meilleur miroir pour la Loire que le regard croisé des écrivains, souvent admiratifs, parfois critiques. Certains lui consacrent des livres, d'autres seulement quelques pages. Dire tout de la Loire et de sa littérature est exercice impossible. Sauf à se contenter d'énumérer, on ne peut qu'ouvrir des perspectives.

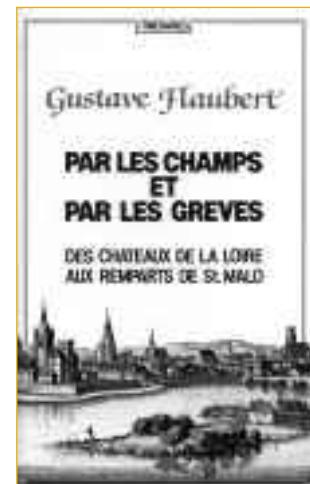


Le jardin de la France

« Galerie de chefs-d'œuvre » selon Jules Romains, et pour Taine « jardin cultivé un peu à l'aventure, avec des négligences et des trouvailles de génie », ce « Boulevard des Rois » et les provinces qu'il enchanter en les traversant, n'ont pas que des inconditionnels comme Balzac, qui est ici chez lui : « Ne me demandez pas pourquoi j'aime la Touraine. Je l'aime comme un artiste aime l'art ! ». De Sancerre (*La muse du département*) à Saumur (*Eugénie Grandet*) la Loire irrigue sa Comédie humaine : *Illustre Gaudissart* (Vouvray) *Curé de Tours*, *Duchesse de Langeais*, *Lys dans la Vallée* (Azay-le-Rideau)... Victor Hugo, pourtant lui-même un peu fils de la Loire par son père qui habita Blois et par sa mère originaire de Nantes, préfère pour sa part de beaucoup à la Loire qu'il juge trop classique, le Rhin tellement plus romantique ! « On a beaucoup trop vanté la Loire et la Touraine (...) Une eau jaune et large, des rives plates, des peupliers partout, voilà la Loire. Le peuplier est le seul arbre qui soit bête (...) Il y a pour mon esprit je ne sais quel rapport intime, je ne sais quelle ineffaçable ressemblance entre un paysage composé de peupliers et une tragédie écrite en alexandrins. Le peuplier est, comme l'alexandrin, une des formes classiques de l'ennui... » Réagissant vivement à cette charge, René Boylesve, en défenseur – comme Balzac – de la Loire tourangelle, prend le contre-pied : « Si l'on formait une petite société composée des amis de la Loire, on y reconnaîtrait toute une famille d'esprits qui ne sont nullement effrayés par l'alexandrin tragique (...) Bien au contraire. On oppose à la Loire le Rhône torrentueux, le Rhin légendaire ou la Seine si jolie, comme à Racine sans cesse on opposera Shakespeare. J'aime, pour ma part, Shakespeare et la Seine, et le Rhône et le Rhin et aussi Hugo ; mais je soutiens que si la France possède deux trésors de style qui n'appartiennent vraiment qu'à elle et où se retrouve le plus pur de sa grandeur simple, de sa claire intelligence, de son sens souverain de l'harmonie, de son tranquille dédain de l'ornement superflu, ces deux trésors sont Racine et la Loire... »

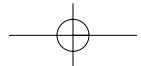


Comme Hugo, Flaubert porte un jugement sans indulgence sur la Loire : « La Seine est plus belle. Je ne mets la Loire qu'après la Seine et le Rhône. La Loire est plus française, plus douce, plus bourgeoise, plus prose... » Poursuivant avec Maxime du Camp le périple qui les conduira de Loire en Bretagne et dont ils font la relation dans *Par les champs et les grèves*, Flaubert n'est, de même, que relativement sensible aux charmes de l'Anjou : « un singulier pays pour sa douceur », une « espèce de Normandie ». Pour lui, « L'Anjou sent l'Italie... Est-ce souvenir, reste d'influence, ou l'effet de la douce Loire, le plus sensuel des fleuves de France ? » Des réserves qui sont finalement, à bien les lire, autant de compliments !



Fleuve de sable

Stendhal, qui a descendu aussi la Loire sur le bateau à vapeur, n'est pas plus tendre dans ses Mémoires d'un touriste. Il estime la Loire « ridicule à force d'îles : une île doit être une exception sur un fleuve bien appris. Mais pour la Loire, l'île est la règle, de telle façon que le fleuve, toujours divisé en deux ou trois branches, manque d'eau partout ». Il en fait l'expérience à Tours où son bateau « s'engrave » (la même mésaventure était arrivée à Madame de Sévigné). La Loire n'est-elle pas, en effet, comme le dit plaisamment Jules Renard, « un fleuve de sable où coule un peu d'eau » ? Handicap notoire auquel Alphonse Allais s'amusera à apporter la plus radicale des solutions ! « Tout d'abord, il est sacrilège de prétendre que la Loire manque d'eau. C'est effrayant, au contraire, comme il y a de l'eau dans la Loire. Seulement, c'est une eau peu sérieuse [...] Au lieu de former une rivière bien



Loire et littérature

rassemblée, non, Mademoiselle la Loire [...] s'amuse à se ramifier, à se disperser [...] Empressons-nous donc – et tout est là – de faire rentrer dans un lit unique ces masses d'eau si stupidement gâchée. Ainsi qu'aux bains publics, côté hommes, côté femmes, instaurons à la Loire côté du sable et côté de l'eau [...] N'aurons-nous pas créé deux Loires ? L'une navigable. L'autre carrossable...»

C'est par le bateau encore que le jeune Jules Vallès, descendu de son Velay natal, arrive à Nantes. Il écrit dans *L'Enfant*: «*Dans ma géographie, j'ai vu qu'on appelait ce pays le jardin de la France. Jardin de la France ! Oui, et je l'aurais appelé comme ça, moi, gamin ! C'est bien l'impression que j'en ai gardée – ces parfums, ce calme, ces rives semées de maisons fraîches, et qui ourlent de vert et de rose le ruban bleu de la Loire !*» Comme *la douceur angevine*, expression déjà employée par Du Bellay qui l'a si durablement popularisée, *le jardin de la France* constitue lui aussi une appellation contrôlée que Jean de La Fontaine a consacrée :

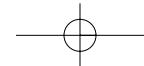
«*Mais le plus bel objet, c'est la Loire / (...) Le nom, la gloire, les bords / Sont dignes de ces provinces / Qu'entre tous leurs plus grands trésors / Ont toujours placé nos princes/ Elle répand son cristal/ Avec magnificence; / Et le Jardin de la France méritait un tel canal.*»



Douceur angevine

Que retenir d'opinions si contrastées ? Ceci d'abord : la Loire a eu son heure de gloire. Puis son étoile un temps à pali. Mais qu'on se rassure, elle a opéré depuis son retour en grâce. On notera aussi qu'il y a deux sortes de regards portés sur elle : le regard extérieur qui, très logiquement, compare, assez différent de l'approche des écrivains riverains qui, ayant nourri avec lui, souvent depuis l'enfance, un lien affectif, ont du fleuve une connaissance intime. C'est le cas pour Maurice Genevoix, le plus ligérien des écrivains, René Boyslèvre, René Bazin – nos trois académiciens – et, après eux, de Julien Gracq, Hervé Bazin, Lucien Bodard, pourtant né fort loin d'ici, en Chine, mais qui avait gardé de ses vacances en bord de Loire, à Ancenis, un souvenir inoubliable.

«*Le premier contact avec la Loire a ceci d'original qu'il ne nous arrache ni le cri d'admiration obligatoire devant les grands paysages convenus ni les moyennes épithètes de beauté que nous donnons sans ménagement à tout cours d'eau d'importance...*» Boylesve, en faisant cette remarque, n'a évidemment pas voulu dire que la Loire est banale mais signifier tout ce qu'elle recèle de charmes secrets. Il rejoint pleinement, à propos de la Loire tou-rangelle, le regard tout aussi amical porté sur la Loire orléanaise par Genevoix : son fleuve est celui *des lève-tôt* que sont les pêcheurs et celui des couche-tard que sont les chasseurs, ces infatigables coureurs des bois, car *Raboliot* – le roman de la forêt – fait ici écho à *Rémi des Rauches* – le roman du fleuve –. Genevoix donnant ainsi d'emblée au grand fleuve toute sa profondeur de champ avec la fabuleuse Sologne : le pays du *Grand Meaulnes* et des ensorcellements de Claude Seignolle. De la Loire tou-rangelle, René Boylesve (et après lui Maurice Bedel) exprime toute l'urbanité et désigne d'emblée ses figures tutélaires : Rabelais le fol et Descartes le sage, trônant de part et d'autre du pont de pierre à Tours, en parfaite symétrie, entre bibliothèque et facultés. Quant à René Bazin, il vante la *douceur angevine*, sensible jusqu'à Blois, signe d'une vallée déjà «*toute à l'obéissance de la mer*». «*Le vent soufflant de la mer s'engouffre dans cette immense vallée qui monte jusqu'au cœur de la France. Il s'attiédit sur les terres, il va tant qu'il a un reste de force, emportant ses oiseaux, son parfum, son âme vivifiante, reconnaissable encore à plus de cent lieues des côtes...*». Une douceur intimement liée à cette lumière de Loire dans laquelle baigne toute la vallée, si bien décrite par Genevoix : «*La lumière, la tendre lumière. Elle émane du fleuve lointain, de son dialogue avec le ciel. Aérienne, fluide, elle plane et se pose tout ensemble, elle enveloppe et elle caresse, glissante, stable, toute pure transparence et néanmoins imperceptiblement voilée*». Ce fleuve étincelant, on le retrouve vers Oudon, sous la plume de Pascal Quignard : «*Loire que je revois, plus belle que la Seine ou le Tibre, sorte de Gange immense, dans la lumière si étrange qui lui est propre. Vaste fleuve, vaste lumière grenue et prodigieusement dorée.*» Pour Jules Romains, l'été tourangeau est le meilleur témoin de ce cadre de Loire si lumineux et réputé si harmonieux : «*Les heures y connaissent leur place, rien ne s'y bouscule; rien n'y empiète ou n'y chevauche. Aucune rupture. Le moins de drame possible [...] À la réflexion, je ne crois pas qu'il y ait quelque part un été plus humain que celui-ci, ou je ne l'ai pas rencontré; plus humain : je veux dire qui entretienne mieux l'illusion que la nature a été faite pour l'homme*».



Loire faussement douce

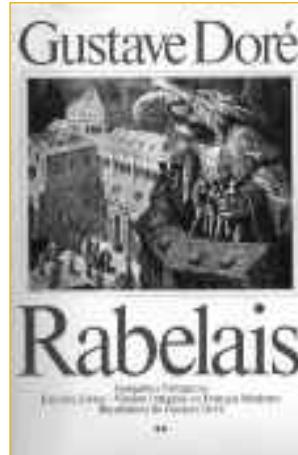
Si tempérée la vallée? Et si douce, la Loire? Ne vous fiez pas à l'eau qui dort. La Loire n'est-elle pas, de tous nos fleuves, *le plus irrégulier?* La Fontaine rappelle les extraordinaires grands écarts dont il est capable: «*La Loire est donc une rivière/Arrosant un pays favorisé des cieux/Douce, quand il lui plaît, quand il lui plaît si fière/Qu'à peine arrête-t-on son cours impérieux./Elle ravagerait mille moissons fertiles,/Engloutirait des bourgs, ferait flotter des villes,/Détruirait tout en nuit (...)/Si le long de ses bords n'était une levée/Qu'on entretient soigneusement.(...)/La moindre brèche n'y demeure/Sans qu'on y touche incessamment (...)* Dans Rémi des Rauches, Genevoix raconte cette sourde montée des eaux, leur progression inéluctable jusqu'à ce que les levées crèvent. «*Fleuve immense, homicide et changeant. Sous un globe de vapeurs en déroute vers l'Occident, la Loire liquide ses miroirs, tranchants parmi la marée moutonneuse des sables*» écrit superbement Maurice Fourré. Et Lucien Bodard de sur-encherir sur sa dangerosité: «*Loire traîtresse, pleine de légendes, pleine de noyés, pleine de trous qui happent. Loire faussement douce...*».

Dans l'album qu'il consacre à la Loire, le photographe Robert Doisneau rappelle un drame oublié: le bain forcé fatal à huit cent filles de joie, précipitées dans le fleuve par le capitaine Strozzi qui n'avait trouvé, en 1570 aux Ponts-de-Cé, que ce moyen expéditif pour purger son armée de toutes les ribaudes qui l'anquaissaient. Des petits égorgés de Barbe-Bleue – plus de quarante pour le seul château de Champtocé, et combien ailleurs? – aux noyés de Carrier et à tous les fusillés de la Vendée, ce fleuve des morts laisse

Flaubert songeur dans Bouvard et Pécuchet: «Mais la Loire, rouge de sang depuis Saumur jusqu'à Nantes...».

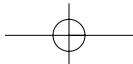


Châteaux, bateaux et tonneaux



«*Ils vendent la pierre qu'ils retirent de leurs excavations, de sorte que chaque maison en creux en produit une en relief, comme un plâtre qu'on ôterait d'un moule, ou une tour qu'on sortirait d'un puits...*» Ce propos de Théophile Gautier, Victor Hugo le contre-signé: «*Ce que la Loire a de plus pittoresque et de plus grandiose, c'est cette immense muraille calcaire mêlée de grès, de pierre meulière et d'argile à potier qui borde et encaisse la rive droite, et qui se développe au regard de Blois à Tours, avec une variété et une gaieté inexprimable, tantôt roche sauvage, tantôt jardin anglais, couverte d'arbustes et de fleurs, couronnée de céps qui mûrisSENT et de cheminées qui fument, trouée comme une éponge, habitée comme une fourmilière...*» De fait, le blanc tuffeau rime, de Vouvray à Saumur, avec tonneaux, puis, de Sully à Brissac, avec châteaux. Caves creusées dans le tuffeau pour abriter les tonneaux. Tuffeaux pour bâtir les châteaux. Tonneaux, tuffeaux, ce sont les bateaux qui les transportent sur le grand fleuve, ce fameux chemin qui marche, qui emporte aussi «*l'ardoise fine*», dont Joachim du Bellay a fait le symbole même de la douceur angevine. Comme dit Jean Rouaud: «*À climat tendre, pierre tendre*».

C'est de ce décor qu'est né le monde de la Loire, dans lequel on me permettra de distinguer trois âges successifs: le temps des abbayes, suivi de celui des châteaux – les célèbres châteaux de la Loire – avant le temps des villes dans lequel nous sommes. Un monument à lui seul symbolise parfaitement ces trois âges de la Loire: l'abbaye de Thélème «*cent fois plus belle que Bonnivet, Chambord et Chantilly...*», pur chef-d'œuvre de la Renaissance que Rabelais a voulu expressément établir en bord de Loire. Peu importe qu'à la différence de sa grande voisine, l'abbaye bien réelle de Fontevraud, ce soit une construction purement imaginaire: Thélème combine tout à la fois *l'Abbaye, le Château, la Ville*.



Loire et littérature

Gilles et Jeanne

«*Debout ! Génies des bois, sylvains, faunes de France, et vous, jardiniers de Chambord et de Tours, les vignerons, les fées, les chasseurs, les servantes, accourez ! Et chantez la Loire et mes amours...*» Paul Fort a raison de les convoquer tous, car la Loire est une fête et, de longue date déjà, le royaume des metteurs en scène. Le *Mystère de la Passion* de Jehan Michel est joué des semaines durant au Moyen Âge dans le vieil Angers. À Angers encore, puis à Saumur et en Provence, René d'Anjou, le roi troubadour, écrit lui-même le livret des tournois de chevalerie qu'il organise : *Saut du perron ou Pas de la bergère*. Plus fort encore, Gilles de Rais, par ailleurs grand amateur de processions religieuses et de chorales d'enfants, se ruine dans la reconstitution de la prise d'Orléans où il s'illustra aux côtés de Jeanne d'Arc : premier hommage posthume à la Pucelle dont il fut le frère d'armes.

Tous les deux, ensemble puis séparément, appartiennent pleinement au monde de la Loire qui tient en eux, à l'égal des géants de Rabelais, ses personnages de très grand format. Gilles, dont tant d'auteurs majeurs (Huysmans, Bataille, Blaise Cendrars, Huidobro, Lanza del Vasto, Genet, Tournier...) ont successivement cherché à percer le mystère de sa cruauté. Et Jeanne, la plus singulière des amazones. Le cheval qui la conduira à la victoire d'Orléans, elle avait été le chercher près de Chinon au château du Riveau qui, selon la légende, appartint à Gargantua ! Quelle Jeanne ? La Jeanne qui obsédait Péguet et par lui sublimée ? – La Lorraine, vassale de René d'Anjou ? La garçonne de Gilles ? L'innocente bergère devenue femme de guerre ? La Dame de Villon ? L'étrangère de Shakespeare ? L'héroïne de Schiller ? La star de Dreyer ? Ou la fille à la cuisse légère de Voltaire ? La Jeanne ambiguë de Tournier ? La fausse morte ? Ma préférence irait bien à la Jeanne de Shakespeare (*dans Henri VI*), s'il n'y avait *Jeanne au bûcher*. Poème de Claudel, musique d'Arthur Honegger, la première audition en France de *Jeanne au bûcher* eut lieu le 6 mai 1939 au théâtre municipal d'Orléans, dans l'immédiate proximité d'une guerre devenue inéluctable. Et cette fois il n'y aura ni saint Aignan, ni Jeanne pour sauver Orléans.

Le rêve ébauché par Rabelais à travers Thélème, Léonard de Vinci, devenu sur ses vieux jours le grand ordonnateur des fêtes royales d'Amboise, le poursuit, imaginant des féeries, dessinant des jardins, traçant des canaux. Il a fallu ce grand souffle venu d'Italie pour que la Loire – *belle endormie* – s'éveille au printemps de la Renaissance. Et Chambord – comparé par Vigny au *palais des Mille et une nuits* – est tout à la fois l'archétype des châteaux de la Loire et – plus décor que véritable demeure – la préfigu-

ration de Versailles. D'ailleurs Molière et Lulli y firent jouer la première du Bourgeois gentilhomme... devant Louis XIV !

Le château de la Belle au bois dormant

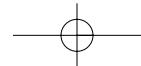
On a voulu voir dans Ussé, tant il lui ressemble, le château de *La Belle au bois dormant*. Et Champtocé est assurément celui de *Barbe Bleue*, puisque ce diable de Gilles de Rais y est né ! *Le Chat Botté*, de même, est une histoire de Loire qui se déroule, au moins pour partie, en forêt d'Orléans. Quand Jacques Demy a voulu faire un film de *Peau d'âne*, autre conte de Perrault, c'est dans un château de la Loire – le Plessis-Bouré en Anjou – qu'il a choisi de tourner. Autres chevauchées, plus échevelées : celles qu'imagina Alexandre Dumas sur ces mêmes bords de Loire : dans *Les trois Mousquetaires*, il fait jouer au vin d'Anjou dont raffole d'Artagnan un rôle à contre-emploi : celui de cadeau empoisonné et, surtout, le château de Montsoreau et sa dame doivent leur regain de célébrité au bouillant feuilletoniste.

Lisant Tintin, les enfants d'aujourd'hui savent-il qu'Hergé, lui-même, s'est directement inspiré pour dessiner Moulinart d'un autre château de la Loire : Cheverny. C'est de là que Tintin et le capitaine Haddock, à la recherche du professeur Tournesol, filent sur Saint-Nazaire ! Quant à Maigret, le fameux commissaire, Simenon, lui, invente une ascendance ligérienne ! Bien que ce soit un peu anecdotique dans leur biographie, on peut de même associer à d'autres châteaux de la Loire, parmi les plus beaux, d'autres très grands noms de nos lettres : Voltaire séjournant à Sully et Rousseau à Chenonceaux, Sade embastillé à Saumur, Germaine de Staël, exilée à Chaumont où viennent la visiter pour la désennuyer Juliette Récamier et *Constant l'Inconstant* :



Benjamin Constant que l'on retrouverait à Saumur, mêlé à un complot avorté. Et Beaumarchais, avant de se lancer dans le trafic d'armes sur les côtes d'Afrique et d'Amérique, se rendit acquéreur d'un grand domaine forestier dans la région de Chinon.

Des abbayes aussi ont eu leurs hôtes littéraires : le nom du poète



Max Jacob est ainsi devenu indissociable de Saint-Benoît-sur-Loire et – beaucoup moins *catholique!* –, prisonnier imaginaire de Fontevraud, Jean Genet, l'ancien pensionnaire de la colonie pénitentiaire de Mettray, près de Tours, a fait de l'ancienne abbaye devenue centrale, dans *Le Miracle de la Rose*, le lieu par excellence de la *réclusion*.

Lit-on encore Anatole France, l'illustre retraité de Saint-Cyr-sur-Loire et Paul-Louis Courier, mort assassiné ? Devant l'impossibilité d'être exhaustif tant est riche notre *Jardin des Lettres*, qu'on me permette au moins de recommander la lecture croisée de *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, ce classique du roman précieux, qui a pour cadre bucolique le Lignon, petit affluent de la Loire, et deux autres livres qui s'y réfèrent : *Le sentiment géographique* de Michel Chaillou et *Les Météores* de Michel Tournier, un récit en forme de course-poursuite autour du monde et dont Roanne n'est pas l'étape la moins surprenante. Il faudrait enfin – impérativement – élargir notre champ de vision, sinon jusqu'au Berry de George Sand, du moins aux confins du grand Val pour rappeler, tout de même, que le *Combray* de Proust se situe aux sources du Loir. Après avoir ouvert tous ces livres, on a encore presque rien dit de la Loire, faute d'avoir cité Jean de Meung (*Le Roman de la Rose*) ou Gresset, dont le *Vert-Vert* constitue la plus pittoresque des descentes de Loire. J'ai évoqué Du Bellay, mais pas Ronsard. J'ai cité Max Jacob, mais aucun de ses amis de Rochefort-sur-Loire – Cadou, Béal, Bérimont, Manoll... – comme si la Loire n'était pas la Nouvelle Arcadie des poètes. J'aurais voulu mentionner au moins Marguerite Duras à Nevers (*Hiroshima, mon amour*), Paul Nizan, à Tours, Nantes et Saint-Nazaire (*Antoine Bloyé*), Danielle Sallenave à Savenières (*Un printemps froid*), André Obey, auteur d'une remarquable pièce en quatre actes sur la Loire directement inspirée par ses longs séjours à Champtoceaux et Montsoreau. Et dire ce cadeau fait par les dieux à la ville de Nantes en y faisant naître Jules Verne.

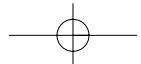
Nantes, c'est la mer !

De Nantes à Saint-Nazaire, une toute autre Loire s'offre à nous : celle de l'imaginaire portuaire, nettement dominée par la thématique du lancement. Cette irrésistible «*glissade vers la mer*» dont rêve Jules Vallès dans *L'Enfant* avec cette imagination anticipatrice des gosses qui ouvre tout grand les portes du large : «*Nantes, c'est la mer ! Je verrai les grands vaisseaux, les officiers de marine, la vigie, les hommes de quart, je pourrai regarder les tempêtes ! J'entrevois déjà le phare, le clignotement de son œil sanglant, et j'entends le canon d'alarme lancer son soupir dans*



© Région des Pays de la Loire

le désespoir des naufrages... ». Belle introduction à l'univers de Jules Verne. Mais évoquer Nantes et l'estuaire – avec Alphonse Daudet (*Jack*), Julien Gracq (*La Forme d'une ville*), et tant d'autres, dont Marc Elder, Michel Ragon, Jean Rouaud pour Nantes, Louis Oury et... Michel de Saint-Pierre, puis Gracq à nouveau pour Saint-Nazaire, nécessiterait d'ouvrir un chapitre à part dans la riche histoire littéraire de la Loire.



Loire et littérature

Écrivains d'aujourd'hui par Laurence Vilaine

Ligériens de naissance ou d'adoption, de nombreux écrivains résident aujourd'hui à proximité du fleuve, au cœur du Val de Loire comme en aval jusqu'au vaste estuaire qui clôture le voyage. Ils sont poètes ou romanciers, ce sont ces derniers, quelques-uns d'entre eux, que nous rencontrerons pour ce dossier. Et la poésie contemporaine de nous excuser de ne pas l'inviter pour cette traversée, plus sage est de limiter le nombre de passagers à bord et de faire plusieurs voyages.

Ils côtoient le fleuve. Ou non. Peut-être l'aperçoivent-ils depuis leur fenêtre et s'invitent-ils quotidiennement sur ses berges. À ces heures crépusculaires qui réservent les plus belles lumières, il peut être tentant, face à un tel cadre de rêverie, de jouer au promeneur solitaire. Peut-être certains y lancent-ils leur ligne, noircissant le papier tout en guettant d'un œil attentif le poisson qui frétille. Peut-être pas, n'est pas fatallement alpiniste celui qui habite au pied du Mont-Blanc. Toile de fond, derrière les rideaux des peupliers ou au bout d'un marais embrumé, ruban tranquille pour les uns, inquiétant estuaire pour les autres, la Loire est-elle présente dans l'œuvre des romanciers qui vivent en sa vallée ? S'impose-t-elle comme décor au récit, s'immisce-t-elle entre les lignes ? Parfois peut-être, parfois jamais. Les uns y consacreront des pages quand d'autres n'en souffleront mot. La Loire, après tout. Pas de contrat signé, elle vaque à son cours comme chacun court après ses pensées. Sous prétexte qu'elle coule à votre porte, faudrait-il se mettre à ses pieds ? Et s'il en était de la Loire comme des Alpes, de l'Himalaya ou de la forêt des Landes ? Un lieu, un territoire qui prend sa place dans l'histoire de chacun ou, allez savoir, ne fait qu'y passer sans y laisser la moindre empreinte ?

Il est celui de votre enfance et ce lieu se poste d'emblée comme le garde-souvenirs de vos premiers pas, vous nourrit, à votre insu, de parfums et de couleurs, d'un parterre de rosiers, de chemins ensoleillés ou de tristes journées sans fin, d'un baiser sur le front comme d'un coup dans la poitrine, d'un départ sans baiser, sans rien, sans présage du lendemain. Un jour, ce lieu, ce monde pourtant si grand du haut de vos quelques années à un chiffre, vous paraît bien petit sous vos yeux de grands, mais vous voilà peut-être rassuré, vous n'avez rien oublié. Besoin d'y rester. Ou de ne plus y revenir. La mémoire suffira, vous vous en tiendrez là. Il est des lieux qui jamais ne vous quittent.

C'est un lieu de passage, le hasard vous y conduit. Là est l'amour et le repos, le chaos ou la guerre, un chapitre à jamais s'écrit. Des lieux vous retiennent, par où ne sait quelle arme, par où ne sait quel charme. Et à quoi tout

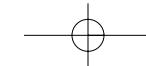
cela finalement tient-il, à une lumière, une brise, un mot ou une main sur une épaule, à un fil que vous tissez aux autres déjà rangés dans les rayons de votre magasin de souvenirs.

Est-il un besoin en chacun de poser ici ou là une trace ? Ou bien sur un lopin de terre frais et fertile qui permettra que prennent les racines, ou bien sur une langue de sable, comptant sur le vent ou la vague pour effacer les empreintes de notre passage. Peut-on se sentir « appartenir » à un territoire ? Parfois on se sent de nulle part. Et alors, certains lieux peuvent prendre toute la place quand on les quitte.

N'en est-il pas du paysage comme d'un tableau, qui prend le sens que nos émotions lui dictent ? À chacun sa palette, à chacun son petit Liré. Écrit-on sur le fleuve, on le fait rarement dans sa totalité. Que font de la Loire les écrivains d'aujourd'hui ? Un lit d'inspiration ou un décor comme un autre. Ils en disent beaucoup ou ils n'en font rien. C'est selon.



© Région des Pays de la Loire



Jean-Marie Laclavetine

«La Loire est toujours près de moi»

«Bleu, blanc: le pavoi pantagruélien claque au-dessus de la ville. L'amour est lent, il grandit insensiblement, on ignore pourquoi on est là, pourquoi ces lieux, ces gens, pourquoi ce vent qui m'a déposé sur le sable de Loire, c'est la vie le vent, on prend racine tant bien que mal, on s'étonne, on rechigne, il faut du temps, beaucoup de temps, et puis c'est là, bien présent, bien prenant, l'amour du lieu, une sorte d'amour enfin. Me voilà ancré sur l'île des Andouilles». Dans *Petits éloges des temps présents*, à paraître en 2007, Jean-Marie Laclavetine n'oublie évidemment pas la Loire. C'est en 1966, à l'âge de douze ans qu'il la découvre, quittant son Bordelais natal avec ses parents qui venaient s'installer à Tours. Les études, les voyages, un long séjour en Sicile, l'éloignent de la Loire jusqu'à ce qu'au moment du retour en France, une décision s'impose quant au choix de la ville. Ce fut Tours, et qui plus est à deux pas de la maison de Balzac, il est peut-être des affinités qui, malgré vous, vous guident. «Je suis très attaché au lieu, c'est venu petit à petit, grâce aux gens d'ici, comme les vignerons, des Tourangeaux depuis des générations, qui m'ont fait découvrir l'esprit de la Loire. Ce sont des gens joyeux, festifs, très jouisseurs, comme Balzac les a décrits». Partagé entre Tours et Paris, où il exerce son métier d'éditeur chez Gallimard, il n'est jamais loin du fleuve et il ne se passe pas une semaine sans qu'il aille sur le Pont du Fil. «*La Loire est toujours près de moi*», écrit-il. À la Loire, «heureuse jeune fille du village faisant voler dans sa danse ses dentelles de sable», il a consacré un livre, dont le titre en dit suffisamment sur son attachement: *La Loire - Mille kilomètres de bonheur* ou un éloge au fleuve, une confession, en quelque sorte, à un être cher, à qui vous livrez votre amour sans retenue. Depuis le Berry jusqu'à Saint-Nazaire, ce récit est une invitation à descendre la Loire, vous y rencontrez George Sand comme Flaubert, Ronsard ou bien évidemment Rabelais auquel l'écrivain voue une grande admiration («J'ai découvert tardivement la qualité littéraire de son œuvre, précise-t-il, agacé par l'image de rigolard à laquelle le lycée l'avait réduite. Jamais on n'a insufflé une telle joie dans les mots de la langue française»), et bien d'autres grands noms qui côtoient le fleuve, égrenant le chapelet de vins «qui rendrait pieux le dernier des mécréants», surpris devant la profusion de poissons dont certains, sous la plume passionnée de l'auteur, deviennent «un haïku sur trois arêtes, des majestés tirées à quatre écailles ou carrossées comme des Jaguars et entièrement peintes à la main». Et l'oenologie comme la pêche sont deux terrains sur lesquels Jean-Marie Laclavetine peut aisément vous conduire. Sur le premier, il vous dira que «tous les vins de Loire méritent autant d'attention qu'ils dispensent de plaisirs». Sur le second, il vous laissera peut-être toutefois sur la berge pour aller boire, sur sa barque, en solitaire, le



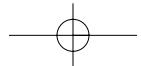
lever du soleil, vous expliquant que «c'est à cette heure où tout s'éveille que l'on apprend à connaître la Loire en profondeur. Une relation s'installe, intime et naturelle». Vous comprenez alors cet éloge au fleuve. «La Loire n'est pas seulement un cours d'eau, explique-t-il. Sa physionomie et son caractère sauvage lui donnent une personnalité singulière. Pas de berges rectilignes, des îles tantôt couvertes, tantôt découvertes: elle donne la sensation d'un changement permanent. Un mystère très doux émane de la Loire. Entre Nevers et Saint-Florent-le-Vieil, elle est un fleuve unique. À Saumur, par exemple, elle ne ressemble... qu'à elle.» Après... Après, elle est moins connue de l'écrivain et plus banale à ses yeux, «elle n'est plus, tout simplement, c'est un Rhin, un Rhône, une autoroute qui s'étale en parking entre Paimboeuf et Saint-Nazaire, pensant qu'il faudrait bien un demi-dieu, et pas manchot, pour redonner au fleuve sa limpidité d'antan». Mais que les estuariens ne s'offusquent pas, ne parle-t-on pas de ce qu'on aime parce qu'on le connaît? On ne pourrait en vouloir à un Tourangeau de ne pas décrire la magie des matins brumeux de l'estuaire ou la violence du fleuve qui renverse son courant.

Jean-Marie Laclavetine est attaché à la Loire et lui rend hommage. Auteur d'une dizaine de romans, il ne la place pas dans ses fictions pour autant: «Je n'en éprouve pas le besoin. Peut-être est-il important pour moi de mettre de la distance avec ce que j'aime, de la protéger en en parlant pas ou peu, et en inventant d'autres lieux?» Si, un jour, il quitte cette vallée, bien sûr, il n'oubliera jamais, «son lit immense, si vaste du fait de son vagabondage au fil des siècles, qui ouvre le ciel au-dessus d'elle». Attaché à la Loire, oui, depuis que le hasard un jour l'a posé sur ses berges. «L'amour est lent, c'est un travail», écrit-il dans son dernier texte à paraître. Et l'envie aussitôt de piocher dans son précédent éloge au fleuve cette question qu'il pose avec sourire: «Les enfants adoptés ne sont-ils pas les plus fidèles?» Attaché, oui, mais pas au point d'en faire une fierté. Par amour tout simplement du «sentiment d'éternité tranquille» que lui donne la Loire. Parce que «le temps ici passe et revient, comme l'amour, comme les anguilles qui dans les nuits d'automne traversent la ville en silence, dévalant par milliers en direction de l'océan».

La Loire, Mille kilomètres de bonheur, National Geographic, 2002.
À paraître en janvier 2007: *Petits éloges des temps présents*, Folio inédit.
Jean-Marie Laclavetine est également auteur d'une dizaine de romans dont *Les Emmurés*, *Le pouvoir des fleurs*, *Matins bleus*, d'un recueil de nouvelles consacré à l'univers du vin *Le rouge et le blanc* (1994 - Grand Prix de la nouvelle de l'académie française), d'essais (dont *Rabelais*, *La Devinière ou le havre perdu*, éditions Christian Pirot -1992 et 2000). Il est également traducteur de romans italiens.

«Oh, bien sûr, pour un fleuve sauvage, je la trouve rudement civilisée. Mais elle seule jouit du privilège royal d'un lit gigantesque où elle peut se répandre à son aise. Ce n'est pas un cours d'eau: voilà cent rivières qui dansent des pas compliqués, qui s'entrelacent, se mêlent et se démèlent. La question du lit, pour les gens comme pour les fleuves est de première importance.»

Jean-Marie Laclavetine
La Loire, Mille kilomètres de bonheur, National Geographic, 2002.



Loire et littérature

Jean Rouaud «La Loire s'arrête à Nantes»



© C. Hélène Gallinard.

La Loire vagabonde de Jean-Marie Laclavetine n'est pas celle de **Jean Rouaud**, natif de Campbon, en Loire-Atlantique. Non, à ce point de sa course, entre Nantes et Saint-Nazaire, cette Loire-là ne dort pas dans son doux lit de sable comme à Tours et ne vient pas frotter ses remous de dentelles contre

les piles des ponts, le pont le plus proche étant celui de Saint-Nazaire, on ne peut mieux placé pour la toiser et témoigner de son incessant combat avec l'océan. Car on peut bien parler là de violence. Face à «*cet hybride d'océan qu'est l'estuaire*», on ne fait plus dans la dentelle. Non, la Loire n'a pas enveloppé de douceur l'enfance de Jean Rouaud, et comment aurait-elle pu jouer les gardiennes de rêves quand elle s'acharne à combattre les marées, quand au lieu de blanc tuffeau, de châteaux et de tourelles, elle est escortée de cheminées noircissant de fumée le ciel au-dessus d'elle?

Campbon n'a pas les pieds dans l'eau, sept kilomètres la séparent du fleuve. «La seule nouvelle de la Loire, se souvient Jean Rouaud, c'était le vendredi, jour maigre, quand débarquait le marchand de civelles.» L'autre souvenir s'est figé derrière les murs du pensionnat, à Saint-Nazaire, la mer au bout du fleuve, sombre et inquiétante toile de fond aux interminables semaines entrecoupées de la trop courte permission du week-end. «Pour les pensionnaires qui habitaient sur l'autre rive à Saint-Brévin, la Loire était une menace, en cas de mauvais temps, le bac de Mindin n'effectuait pas la traversée et ils étaient consignés.» Pas de retour au foyer, à cause d'elle.

Pour Jean Rouaud, il n'est pas de Loire en sa région natale, mais un estuaire. «Comme les châteaux, elle s'arrête à Nantes. Ensuite, c'est le territoire hybride des agriculteurs, des marins et des ouvriers. Quand j'étais enfant, ce territoire représentait le labeur, avec la violence et la dureté qui vont avec.» Et plus qu'un fleuve, quoiqu'on y fasse il en est ainsi pour tous les cours d'eau, c'est une frontière: «La Loire est dans ma géographie mentale. La Loire-Atlantique est bel et bien cette région coincée entre le fleuve et l'océan. Et de ce fait, la Loire, bordant ce territoire, l'enferme et l'isole. Ce sentiment d'isolement était d'autant plus fort qu'à Campbon, nous vivions l'autarcie des communes rurales, celles-là mêmes coincées entre la Loire et l'océan», à Campbon, dans la maison familiale, cherchant un reliquat de bonheur, sait-on jamais, entre les remparts que constituaient les murs du long jardin. C'était peine perdue que de vouloir faire semblant de chercher quand même, alors qu'il fallait continuer à grandir sans le

plus essentiel des remparts à ses côtés, parce qu'il s'était effondré, on se souvient, «une veille de Noël».

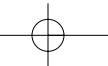
Si, dans les quatre premiers romans de Jean Rouaud, cette enfance contée avec l'émotion que l'on connaît est empreinte de ce territoire, elle n'a pas tissé de liens intimes avec la Loire. Disons que celle-ci se maquille en estuaire et s'immisce entre les lignes, il ne pourra pas le nier, dans les premières et célèbres pages quiouvrent *Les Champs d'honneur*, pas moins de dix, oui, la référence n'est pas inédite, mais profitons de l'occasion pour relire ces lignes consacrées à la pluie et «à ces nuages chargés de vapeur de l'Océan qui s'engouffrent à hauteur de Saint-Nazaire dans l'estuaire de la Loire, remontent le fleuve et, dans une noria incessante, déversent sur le pays nantais leur trop-plein d'humidité».

Après avoir quitté Campbon, puis Saint-Nazaire pour ses études à Nantes, après Paris et Montpellier, Jean Rouaud est revenu «au bourg» il y a quelques années. Revenir sur les lieux de l'enfance n'est pas une mince affaire, il nous arrive de les fuir ou de s'y raccrocher, d'y retourner pour en finir. Sans doute est-il salutaire d'ouvrir la porte quand on y est prêt, sans pour autant la refermer, est-il possible de la verrouiller à jamais ? Alors, monter l'escalier et ouvrir sa fenêtre sur le ciel. Ce ciel est le même, mais vous ne le voyez plus pareil. Ainsi peut-être s'écrivent des livres. *L'Imitation du bonheur* est le dernier, paru en 2006. Inutile de chercher la Loire entre les lignes, vous n'y trouverez pas Campbon davantage. Rouaud vous emmène sur un tapis volant pour un tout autre voyage. Est-ce cela se sentir enfin libre ?

Après *Les Champs d'honneurs*, prix Goncourt 1990, sont parus aux éditions de Minuit: *Des hommes illustres* (1993), *Le monde à peu près* (1996), *Les très riches heures* (1997), *Pour vos cadeaux* (1998), *Sur la scène comme au ciel* (1999). Aux éditions Joca Seria: *Cadou, Loire intérieure* (1999) et *Régional et drôle* (2001). Aux éditions Gallimard: *L'Imitation du bonheur* (2006), *L'Invention de l'auteur* (2004), *La Désincarnation* (2001).

«Voudrait-on établir une carte météo de la douceur de la région, il suffirait de procéder à un relevé des châteaux qui jalonnent le cours de la Loire et de ses affluents. Comme ceux-là qui les édifiaient s'attachaient à inventer un art de vivre, ou du moins à retrouver un peu de grâce italiennes entr'aperçues entre deux coups d'épée du côté de Marignan ou de Pavie, on en conclurait à la lecture de cette carte des beaux quartiers du XVI^e siècle que la douceur s'arrête à Nantes. De fait, au-delà, en aval à propos de cet hybride d'océan qu'est l'estuaire, il ne viendrait à l'idée de personne de parler de douceur. Il n'y a qu'à voir avec quelle brutalité, à marée montante, l'Atlantique oblige le fleuve à inverser son cours, avec quelle harmonie les deux bateaux, avançant puis reculant à tour de rôle, pliant puis reprenant le dessus, se livrent depuis la nuit des temps à une guerre de conquête à travers le pays: la Loire charriant ses alluvions, tentant de repousser toujours plus loin le rivage, et l'Océan qui, à coups de vagues rageuses, ronge inlassablement les côtes».

Jean Rouaud
Loire / Atlantique, dans Désirs d'estuaire, Siloë, 1997.



Patrick Deville

« De l'autre côté de l'eau »



À Nantes ou à Saint-Nazaire, on ne fait pas avec la Loire, comme à Paris avec la Seine, de distinction entre la droite et la gauche. Ici, on ne se tourne pas mentalement vers l'aval ou l'amont pour définir le côté du fleuve dont vous voulez parler. Pas plus que ne le font d'ailleurs les météorologues dans leur bulletin quotidien. De part et d'autre de la Loire, vous avez le nord et le sud, voilà qui est clair. Et riche de clichés que cette frontière véhicule dans les esprits autochtones : les ardoises d'un côté et les tuiles de l'autre, les risques de tempête et les chances d'ensoleillement, les côtes rocheuses et les plages de sable, pour faire vite, les prémisses à la Bretagne et la descente vers la Vendée. Pas de doute, la Loire est un fleuve qui se traverse. À Saint-Nazaire, pour « faire local », postezi-vous sur les quais et, mine de rien, en regardant en face, glissez un « de l'autre côté de l'eau » dans vos échanges avec un enfant du pays qui aurait passé, allez, la quarantaine.

De l'autre côté de l'eau ? « C'est la rive sud, en face » vous dit **Patrick Deville** à la fenêtre de son bureau nazairien, pointant du menton la pointe de Mindin. Jusqu'à l'âge de huit ans, c'était la rive nord. Vous l'aurez compris, il s'agissait de la rive opposée, quelle que soit celle où vous vous trouviez, là où le bac de Mindin voulait bien vous déposer, de part et d'autre de l'estuaire, jusqu'à ce qu'en 1975, le pont lui vole l'exclusivité de la traversée, noyant du même coup l'expression locale au pied de ses piliers de Titan.

C'est à la pointe de Mindin, de l'autre côté des chantiers et des géants des mer, que l'écrivain a passé une partie de son enfance, derrière la grille d'un ancien lazaret, construit en 1860, « à un kilomètre en amont de l'embouchure exacte du fleuve, le rocher du Nez-de-Chien – où il est possible en s'asseyant à califourchon sur le goémon (la truffe du chien ?), de baigner son pied droit dans la Loire et le gauche dans l'océan Atlantique ». De ce lazaret auquel Patrick Deville a consacré un texte dans l'ouvrage collectif *Désirs d'estuaire* (Siloë, 1997), il ne reste que la porte monumentale, seule rescapée des bombardements de la seconde guerre. « J'ai habité là jusqu'à l'âge de huit ans. Ancienne halte sanitaire pour les navires transatlantiques, il était alors un hôpital psychiatrique où mes parents avaient leur logement de fonction, dans la porte même qui donnait sur quelques mètres de sable et le fleuve. » De cette page d'enfance, puis d'adolescence rythmée par la traversée quotidienne de l'estuaire pour aller au col-

lège, dans ses romans, Patrick Deville ne dit rien. Dans ce lieu « très particulier », peut-être associé à une page de vie très particulière, il a le projet un jour de se plonger, quand il sera prêt, « pour ne pas le rater ».

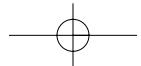
En attendant, ses personnages romanesques ont la bougeotte et ne s'ancrent pas dans un port pour la vie, dorment dans les gares maritimes du Japon, descendant la mer Caspienne ou déambulent dans les rues de La Havane. À Montevideo, dans *La Tentation des armes à feu*, le large estuaire du Rio de la Plata n'est pas sans éveiller des souvenirs de Loire : « Les deux fleuves sont à égale distance de l'équateur. Même climat, même océan. Il est impossible de ne pas rapprocher les deux estuaires », explique Patrick Deville. « C'est vrai, les estuaires sont de magnifiques paysages et, où que j'aille, je vais visiter les ports ». Est-ce d'avoir traversé quotidiennement l'estuaire, d'avoir vu les paquebots se construire et les marins en partance de ses yeux d'enfant, de savoir, par-delà les grilles d'un lazaret et derrière l'horizon, un autre continent ? Patrick Deville hausse les épaules, semblant se demander s'il faut aller là, chercher les réponses, et d'ailleurs, s'il en est même à chercher.

Saint-Nazaire est son port d'attache, là est une certitude, un site « extraordinaire et si changeant » qu'il découvre et redécouvre chaque fois qu'il vient dans ses bureaux de la Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs, la MEET, dont il est le directeur littéraire. « Non seulement, j'y reviens, mais j'ai plaisir à y inviter de nombreux écrivains. » Lieu de résidence et de rencontres littéraires, la MEET est aussi éditrice. Après, entre autres, *Queen Mary II et Saint-Nazaire*, publié en 2004 et écrit par des auteurs des deux façades atlantiques, et plus précisément des six extrémités des trois lignes transatlantiques, un nouvel ouvrage est sous presse, qui rassemble de nouveaux écrivains sur des lieux chers à son initiateur : *Loire et Océan*.

Patrick Deville est l'auteur de sept romans : *Cordon bleu* (1987), *Longue vue* (1988), *Le Feu d'artifice* (1992), *La Femme parfaite* (1995), *Ces deux-là* (2000) publiés aux éditions de Minuit, *Pura vida. Vie et mort de William Walker* (2004) et *La Tentation des armes à feu* (2006) aux éditions du Seuil.

« Depuis plus d'un siècle, la Porte monumentale du Lazaret dresse au-dessus de l'estuaire son arc-de-trionphe modeste certes, surmonté d'un linteau de pierre du même gris-vert que les eaux douces et salées qui glissent à ses pieds. Les barreaux bleus de la grille ménagent un espace où nous nous glissons tous les matins de profil pour descendre sur la plage et nous accroupir comme des géants au bord des trous d'eau qu'abandonnait la marée. Entre nos sandalettes, chacun devenait une espèce de bonzai de mer intérieure avec ses falaises, ses végétations d'algues flottantes qu'il fallait soulever pour débusquer les crabes pinçans-rire et suivre la panique en zigzag des crevettes transparentes et parfois des civelles ».

Patrick Deville
« Le Lazaret de Mindin », *Désirs d'estuaire*, Siloë, 1997.



Loire et littérature

Jean-Benoît Puech
«Les ruisseaux font les grandes rivières»



«L'histoire est celle d'une relation entre un enfant et son père, le premier remplit des pages d'écriture et le second, pour lequel la littérature n'est pas un champ de bataille à sa convenance, un jour de colère, jette plumiers et cahiers dans la Loire. Mais le fleuve prend le parti de l'enfant et sort de son lit le lendemain.

La Loire est amie.» À l'évocation de la Loire, **Jean-Benoît Puech** vous fait aussitôt le résumé de ce court récit, intitulé *La crue*, extrait de l'un de ses livres, *La Bibliothèque d'un amateur*. À l'entendre réfléchir dans un soupir, vous vous demandez s'il ne va toutefois pas arrêter là le témoignage : «Je ne suis pas la bonne personne à interroger. Vous savez, la Loire est plus présente dans ma vie que dans mes livres...». Eh bien justement.

Né en Auvergne, Jean-Benoît Puech est arrivé sur les bords du fleuve il y a cinquante ans, résidant entre Orléans et Olivet, à la confluence de la Loire et du Loiret. «Petit, je vivais dans la terreur du fleuve qu'un instituteur s'était chargé d'attiser. Il nous parlait constamment des crues et nous présentait la Loire comme une traîresse, nous mettant en garde contre ses fonds de sable et ses courants. Nous vivions dans un quartier inondable. J'avais peur, peur que ça déborde, peur de la noyade. Puis, au collège, un professeur de sciences naturelles m'a réconcilié avec elle, nous parlant d'une Loire invisible et fascinante, d'une Loire sous la Loire, fantôme, avec ses tourbillons et ses rivières souterraines. Je l'ai compris depuis : le Loiret est une résurgence de la Loire et forme ce bouillon que je connais si bien, tout près de chez moi». Plus tard, le jeune lycéen, envoyé chez un oncle en Touraine, découvre les troglodytes et le fleuve tranquille, témoin de ses premières amours, «La Loire coulait en contrebas de la gloriette, je la voyais par-dessus l'épaule de ma jeune amie».

Mais plus que le romantisme du fleuve, c'est un autre attrait qui retient Jean-Benoît Puech. «J'aime ce point de rencontre entre le fleuve et l'affluent. Sans doute cette confluence de la Loire et du Loiret que je vois chaque jour me ramène-t-elle à quelque chose de ma petite enfance, sur les rives de la Jordane.» Un souvenir peu anodin, semble-t-il, que cette Jordane qui prête son nom au personnage des romans de l'écrivain. En 1995, *L'Apprentissage du roman* est le premier qui le met en scène : il est jeune, pétri d'ambitions littéraires et rencontre un grand écrivain nommé Delancour, né d'un

mélange des géants de la littérature. Ce dernier habite à la pointe de Courpin, là où le Loiret se jette dans la Loire, et il serait ici naïf de croire au hasard. «Ce Delancour, c'est la Loire, explique Jean-Benoît Puech. Jordane est le Loiret, autrement dit la petite Loire... L'aîné initie le cadet, mais le cadet apporte aussi beaucoup à l'aîné. On a toujours besoin de plus petit que soi. Et n'est-ce pas ainsi que les ruisseaux font de grandes rivières? La rencontre et l'échange sont essentiels.» En 2004, *Jordane revisité* poursuit le récit de la vie du jeune homme et mène l'enquête, car il se trouve que la précédente biographie n'était pas juste en tous points. Jordane avait éprouvé le besoin de se reconstruire avec minutie une vie qui n'était pas tout à fait la sienne. Le roman commence par la rencontre entre le narrateur et Jordane, à Orléans-de-la-Loire, sur une terrasse en surplomb du fleuve.

Jean-Benoît Puech invente et s'amuse en écrivant. Il prépare actuellement un recueil de textes inédits de Benjamin Jordane. «J'écris ses œuvres, je suis en quelque sorte le directeur scientifique. L'un de ses textes, intitulé *Les sablières*, nous emmène pendant la guerre dans les troglodytes du Saumurois où des enfants se réfugient avec des bohémiens. La Loire et le sable, symboles du temps qui passe».

La Loire absente des livres de Jean-Benoît Puech? De la réalité à la fiction, l'écrivain saute d'une rive à l'autre. «On s'ennuie avec le réel», et le soupir du début est devenu sourire. «Vous savez, j'ai déplacé ma réalité d'enfant. Quand je me promène en barque sur le Dhuy, encore un affluent, celui du Loiret, je me retrouve sur la Jordane. Je ne souffre pas du déracinement, car je l'ai recréé».

Professeur de littérature contemporaine à l'université d'Orléans, Jean-Benoît Puech est l'auteur de *La Bibliothèque d'un amateur*, Gallimard (1979), *Voyage sentimental*, Fata Morgana, 1986, *Louis-René des Forêts*, Farrago, 2000. Aux éditions Champ Vallon : *Du vivant de l'auteur* (1990), *L'Apprentissage du roman* (1995), *Toute ressemblance* (1995), *Présence de Jordane* (2002), *Jordane revisité*, Champ Vallon (2004). À paraître en 2007 : *Cahiers Benjamin Jordane n°1*, recueil de textes.

«Notre première rencontre eut lieu en octobre 1977, à Orléans. Orléans, Orléans-de-la-Loire! Syllabes pleines d'oxygène et d'énergie! Vieux orts et gloire des ans! Vert-de-gris des pavés et des anneaux d'ancre sur le quai de Recouvrance, frondaisons argentées puissamment poussées par le long vent des îles, bleu délavé du fleuve féminin fidèle au bleu du ciel pommelé de blanc, etc. Je ne peux écrire ce nom riche d'une histoire de manuel scolaire aux couleurs fanées sans entendre la jolie chanson que fredonnait ma grand-mère sous la charmille au fond de son jardin d'Auteuil : «Orléans, Beaugency, Notre-Dame de Cléry, Vendôme, Vendôme...» C'est à Orléans que m'est apparu Benjamin Jordane, sur la terrasse supérieure de l'École de la Chambre de commerce et d'industrie du Loiret, au-dessus du large fleuve aux courants transparents mais aux sables mouvants, non loin du pont de Vierzon».

Jean-Benoît Puech
Jordane revisité, Champ Vallon, 2004.



Thierry Guidet « Descendre le fleuve pour rejouer sa vie »

© Joca Seria



Né dans le Nord de la France, **Thierry Guidet**, journaliste et écrivain, s'est installé à Nantes en 1989. La Loire ne lui est pas familière quand il la choisit pour compagne pendant plusieurs semaines, du Mont Gerbier de Jonc à l'estuaire, pour mille kilomètres de marche à ses côtés. L'homme accompagne le fleuve dans sa descente, où est-ce le fleuve qui accompagne l'homme ? L'aventure donne naissance à un récit, *La compagnie du fleuve – Mille kilomètres le long de la Loire*, publié en 2004.

« On m'avait souhaité des jours heureux, résume-t-il, des chemins pas trop goudronnés, des aubes un peu fraîches, des bons vins, de la mousse et de l'herbe pour m'allonger au soleil, toutes les couleurs de la Loire et aucun chien méchant. Vœux exaucés. » Thierry Guidet n'a aucun regret. Si le ciel menace ou si la chaleur rend l'humeur maussade, si la boue colle parfois aux semelles, « *s'endormir sous la pluie, l'entendre crépiter sur la tente une partie de la nuit et, au petit matin, se réveiller alors que le soleil monte de la Loire: cet instant suffit à justifier un bon millier de kilomètres à pied* ». Ce fleuve qui l'accompagne, il nous le conte, à travers ses paysages, ses humeurs, ses riverains, et l'on emboîte son pas sur les traces de perroquet Ver-vert, dans le sillage de la marquise de Sévigné, de La Fontaine ou de Stendhal. Ici des châteaux et des ports et l'on remonte les siècles, mais nous voici prévenus, « *quand son cours se mêle à celui de l'histoire, La Loire n'a plus rien d'un fleuve aimable. Et les châteaux qui la jalonnent ont peu à voir avec de blancs reposoirs* ».

Si le récit est très documenté et nous en dit bien davantage que nos professeurs d'histoire et de géographie, il ne s'agit pas là d'un guide touristique qui ferait la promotion de la vallée. Cette entreprise est avant tout un tête à tête, « *un colloque de soi avec soi, qui ne s'interrompt jamais vraiment au long du chemin* ». C'est en avril. Deux ans après le suicide de son père, Thierry Guidet prend son sac, sans avoir vraiment préparer le voyage. Un seul livre en poche, on ne peut pas s'encombrer quand on marche, la Bible fera l'affaire, un livre de sagesse et à lui seul une bibliothèque.

Pourquoi le choix de la Loire pour cette marche ?

T.G. « Il est symbolique de marcher le long d'un cours d'eau, de la source vers l'embouchure comme on va de l'est vers l'ouest. C'est évident d'aller vers le couchant, c'est naturel. Cela revient, en quelque sorte, à mimer le cours de la vie. Pourquoi la Loire, plutôt que la Seine ou le Rhône ? J'avais envie de découvrir ce long fleuve qui entrave le territoire

national, d'approfondir mes leçons, curieux de celles que la Loire me donnerait. Cette décision s'est prise à un moment clé de ma vie, après la mort de mon père. Cette marche, à ce moment-là, ne pouvait être que la descente de la Loire ».

Une marche en partant de la source: est-ce à dire revenir sur ses pas pour mieux comprendre et ne plus jamais avoir à se retourner ?

T.G. « J'allais certainement chercher les vertus curatives de la marche. Une fois le corps habitué au rythme, le bruit de fond cérébral diminue. Je n'ai rien inventé, Jean-Jacques Rousseau s'en est chargé bien avant moi, qui disait : « Ma tête ne va qu'avec mes jambes ». La marche prolongée, et en solitaire, favorise un type de création, un rapport de soi à soi, d'autant plus favorisé par le fleuve qui descend à vos côtés. La marche est pour moi une expérience d'enfance : elle dilate l'espace et le temps, comme lorsque, enfant, tout vous paraît immense et sans fin, interminable comme les grandes vacances. Pour cette longue marche, je suis parti avec des questions. Voulais-je trouver des réponses ? La marche m'a permis d'admettre qu'il puisse ne pas y en avoir. Une fois l'aventure finie, c'est le sentiment du jamais plus qui vous habite. Le passé bel et bien révolu. Cette conscience de la fin et cette réconciliation avec moi-même est marquée par l'estuaire, la baignade dans l'eau froide, la paix, où ce qui peut y ressembler de très près.

Comment devient-on ami avec un fleuve ?

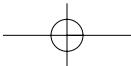
T.G. « Au début je n'aimais pas le mot « compagnie » dans le titre, je n'aime pas l'idée de personnaliser de la sorte un élément naturel. Mais une intimité entre elle et moi s'est installée petit à petit, depuis ce ruisseau presque insignifiant jusqu'à l'estuaire. Il y a d'ailleurs eu déclencheur, comme un pic dans notre rencontre, une nuit de camping sur une grève. Une vraie communion s'est opérée. Aujourd'hui, j'ai une relation avec la Loire comme avec un proche. Je ne lui rends pas visite tous les jours, savoir qu'elle n'est pas loin me suffit. Il m'est arrivé de passer en voiture ou en train à des endroits que j'avais traversés à pied. C'est alors une grande émotion qui naît subitement, analogue à celle qui peut naître quand on revoit une femme que l'on a aimée ».

La Compagnie du fleuve – Mille kilomètres de bonheur, Joca Seria, 2004. Thierry Guidet est aussi l'auteur de trois romans : *Une Affaire de cœur*, 1999, *Jonas*, 1997, *L'Allumée*, 1995, Joca Seria, et a participé à de nombreux ouvrages collectifs. Il travaille à la création d'une revue bimestrielle de réflexions et de débats sur les questions urbaines, qui verra le jour en janvier 2007.

« Longer la Loire à pied donne, à la longue, le désir d'une plus grande intimité avec elle. Déjà, je m'y étais baigné, en amont de La Charité; maintenant, je chevauche son courant qui sculpte l'eau grise : ridules, vaguelettes, remous, tourbillons. Le flot se noue comme un muscle, trésaille comme l'épaule d'un cheval, se creuse comme un front soucieux. »

Thierry Guidet

La Compagnie du fleuve, Joca Seria, 2004



Loire et littérature

Gabriel Bergounioux «Disons que le fleuve m'arrange»

Au linguiste, on aimerait demander un cours sur l'origine du nom Loire: «Je vous dirais que son nom vient du latin liger, qui signifie léger, mais qu'elle a probablement des racines gauloises. Tout cela ne présente rien de bien savant! Je n'ai pas fait de la Loire un sujet d'études et ne m'autoriserai pas le droit à l'erreur. Je préfère dire que son origine reste un mystère...»



© Laurence Vialaine

Orléanais depuis une vingtaine d'années, **Gabriel Bergounioux** traverse quotidiennement la Loire pour se rendre à l'université où il enseigne.

«Deux fois trente secondes par jour, elle me procure une sérénité. Sans vouloir faire dépliant touristique, je dirai évidemment que j'aime beaucoup ce fleuve qui ouvre un chemin de lumière au cœur du tissu resserré de la ville. La Loire revêt un caractère unique, n'a rien à voir avec les gros fleuves que sont le Rhin ou le Danube. Elle est au bon format, je dirais, accessible, à notre taille.»

Gabriel Bergounioux met le fleuve du côté de l'apaisement: «On écrit sur ce qui nous dérange, disons que le fleuve m'arrange», contrairement à la mer qui possède un capital de violence et n'offre aucun repère. «Le fleuve, lui, est humanisé, tenu, contrôlé, dit-il. Il coule dans un sens, rassure et ne perturbe rien. Mon lien à la mer est celui d'un vrai terrien, fasciné mais méfiant, connaissant le grand inconfort d'être sur un bateau et la rêverie des heures durant dans le bruit du ressac. Je déteste cet espace qui va de la route à la mer, ces plantes hostiles que je ne connais pas, ces abords à demi stériles que sont les côtes et en même temps, l'assurance qu'on va la voir, saturée d'épithètes et rendant les mots inutiles. Ce que représente l'océan, et qui dérange le terrien, c'est ce côté informe, fluctuant, sans direction ni repères, l'incapacité à s'arrêter et l'inutilité d'avancer. C'est aussi l'univers du commerce et de l'échange quand je me situerais du côté des paysans, être latin (ou égyptien ou français) quand ils sont grecs (ou phéniciens ou hollandais), enfermés entre des murailles et partent à la découverte du monde, jardiniers quand ils traffiquent des marchandises. Le vocabulaire maritime de la langue française n'est pas français: il est scandinave, anglais, néerlandais...».

Il y a un, le premier roman de Gabriel Bergounioux, dit la guerre à l'état naissant, une guerre sans date, sans nom et sans lieu, et l'enrôlement de ce personnage aveugle, qui, au milieu de la mer, se retrouve dans un temps et un espace infini. *Il y a de*, tout juste paru en cette rentrée 2006, place ce même narrateur sur le front maritime. Dans le huis clos d'un vaisseau solitaire, participant à distance d'une citadelle mys-

térieuse, l'humanité est mise sous tension. Pas d'horizon, comme le dit l'incipit: «*Des journées à naviguer, à avancer comme si jamais on devait arrêter – les nuages, c'est pas le bon repère*».

La mer pour terrain d'écriture, pour dire le désordre et la violence? «Écrire sur le bonheur serait une façon d'acquiescer à un monde (social) qui ne fait pas grand-chose pour le mériter». Le fleuve est tranquille, nous dit d'où il vient et où il va. Ferait-il contrepoids au tumulte intérieur? «Oui. Regarder un fleuve, c'est comme regarder un feu. Face à ces deux éléments, on a soudain la capacité à suspendre les doutes, les interrogations, le désordre. Pour cela, la Loire est parfaite. Ça ne se réfléchit pas».

Les deux premiers romans, *Il y a un* (2004) et *Il y a de* (2006), sont publiés aux éditions Champ Vallon. Auteur de livres sur la linguistique (dont *Le moyen de parler*, Verdier, 2004), Gabriel Bergounioux a également signé, avec son frère Pierre Bergounioux, *L'héritage*, Flohic (2002).

Michèle Desbordes, un dernier murmure

Dans *L'Emprise*, le masque romanesque est tombé. Michèle Desbordes convoque les êtres aimés et confie les éblouissements et les déchirements de cette petite fille née en 1940 dans un village de Sologne. Elle dit l'acrétié des larmes et du tremblement de l'air. Elle dit tout ce qu'on perd, lentement, tristement. La Loire à ses côtés, Michèle Desbordes livre ce poignant récit autobiographique, interrompu par sa mort en janvier dernier.

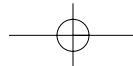


© Ulf Andersen

«*Il faudrait des adieux, des dernières paroles pour dire à quel point nous avons existé, nous nous sommes tenus là dans le monde avec notre nom, notre voix, notre visage, et ça suffirait*».

«*Il suffit de quelques pas sur le chemin pour qu'on l'aperçoive derrière les aulnes et les vieux saules, elle est là comme une mesure à partir de quoi se jauge et s'énonce le reste, ce qui n'est pas elle et n'a pas eu lieu dans ses abords, mais parfois si loin pour y vivre qu'il a fallu passer des océans. Elle a toujours été là, avant de la connaître on avait idée de ce qu'elle était, avant de connaître le mot même de fleuve et ce que peut être un fleuve. Sa longue marche. Son engloutissement dans la mer. De toute sa longueur, son poids de fleuve.*

L'Emprise, Verdier, septembre 2006.



Danièle Robert-Guédon

«Je marche sur l'eau pour ainsi dire»



© Magdi Senadjji

«*Je ne suis ni une voyageuse, ni une aventurière, tout juste une promeneuse*», écrit **Danièle Robert-Guédon** dans son dernier livre, *Les Vivants, les Morts et les Marins*. Et elle marche, solitaire, dans les rues de

Lisbonne, «*s'inventant des rituels qui ne servent qu'à donner un but à (ses) promenades*», le long des quais de Paris, où là, amputée d'un amour, elle «*claudique, forcément*». Elle s'essouffle dans la grimpée du château de Prague, puis frissonne à Rio, «*écarquillant les yeux sur cet autre versant de l'Atlantique*». Elle marche vers eux, ceux-là qui ne sont plus et continuent d'éclairer sa vie, s'égare à Brest, où *il y a cette chance de perdre pied quand on ne sait plus sur lequel danser*, et à contre-courant du fleuve asséché, avance dans les rues de Nantes. Nantes, le port de son enfance, ce quartier, *toujours prêt à boire, muscadet et Loire*.

Danièle Robert-Guédon a quitté sa ville natale après le lycée. Il y a cinq ans, a décidé d'y revenir, s'est installée dans un studio au troisième étage. Il plonge sur la Loire, dès que l'automne se charge de dévêtir les platanes dont les branches alors squelettiques dégagent la vue sur le fleuve. «*Je voulais la vue sur le quai des Antilles, écrit-elle, sur ce triangle qui marque l'entrée de la ville, où se dresse la grue Titan. Pour tout dire, je voulais une vue érotique sur la ville*». «C'est sans doute bien pour écrire..., vous dira-t-elle, cette vue dégagée, par-dessus les toits de l'école, le ciel au-dessus du fleuve... Oui, quand je lève le nez de ma feuille, je respire, je reprends mon souffle». Danièle Robert-Guédon travaille aussi à Rennes, mais les amarres sont attachées aux quais de son enfance : «J'ai grandi au cœur de l'activité portuaire. Mon grand-père était peseur de denrées, en haut du port, rue des Salorges, et mon père travaillait pour la Compagnie des chargeurs réunis. J'allais le rejoindre au Hangar à bananes et, aux retours des cargos, on revenait les bras remplis d'avocats et de régimes de bananes. J'aime les villes portuaires. J'aurais du mal à m'en éloigner.» Ce dernier livre publié est le premier écrit à Nantes, «les souvenirs d'enfance sont revenus au galop», sourit-elle. Tout comme l'odeur humide et salée des sardines de Lisbonne la ramène dans l'atelier de son grand-père, face «aux vieilles boîtes de conserves contenant des pointes, une affichette rongée : «*votre caractère dévoilé par la sardine Amieux-frères*», comme un fado entonné peut si fort sentir l'eau-de-vie des cerises que l'on sirotait en chantant des ritournelles,

rue Blanqui, chez les grands-parents, les hommes, les femmes, les voisins, tous sautant sur leurs chaises et tapant des pieds. «*Les choses de l'enfance sont retenues à vie*».

Bien souvent, Danièle Robert-Guédon marche dans les rues de Nantes. Vers les vivants, les morts et les marins, elle marche comme guidée par un phare qui surgirait d'une nuit sans lune. Sa sensibilité est un piège qui invite à courir derrière elle. De tels moments de grâce méritent le silence. On peut courir sans bruit.



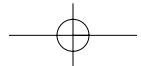
Les Vivants, les Morts et les Marins est publié aux éditions Joca Seria, 2005.

Danièle Robert-Guédon est également l'auteur de *Je reçois* (2002), *Le Grand Abattoir* (1999) et *Le Désespoir du singe* (1997) aux éditions Balland, de Dépositions, photographies de Magdi Senadjji, aux éditions A Une Soie/Filigranes, 2000.

«*Une fois encore je longe la Loire en suivant d'anciens rails. L'étendue plate des quais où subsistent, s'affaiblissent à mesure que je vieillis, de lointains grincements de grues noires. Jusqu'à ce que fut la Capitainerie. Côté ville, l'air est poisseux, les cafés ont des relents de cendriers froids. Devant les Sylphides une serveuse prend l'air, démentant l'enseigne mais non pas les promesses d'un service topless. La rue des Marins (un boyau dont les marches assurent le péristaltisme) pue la pisse. Allée Brancas, allée Flesselles, allée de la Tremperie, je marche à contre-courant du fleuve asséché. Je marche sur l'eau pour ainsi dire.*

Danièle Robert-Guédon

Les Vivants, les Morts et les Marins, éditions Joca Seria, 2005.



Loire et littérature

Philippe Forest
«Il n'est aucun lieu où je me sente des racines»



© C. Hélie Gallimard.

«À Nantes? Magnifique, la Loire... dix minutes avant d'arriver à la gare. C'est le seul endroit de la ville qui nous offre une belle vision du fleuve. Après, elle est sinistrée et Nantes continue de se développer en lui tournant le dos.»

Philippe Forest hausse les épaules comme pour appuyer l'évidence, et tant pis pour les susceptibilités. Ceux qui lui en voudraient de ne pas être très tendre avec Nantes et son fleuve se souviendront sans doute d'un papier écrit pour *Libération* (cahier *Villes*, septembre 2004) intitulé «Une ville qui n'existe pas». N'était-ce finalement pas un simple billet d'humeur en réaction à un discours excessif pour la promotion d'une ville, qu'importe. C'est au-delà de la conclusion à son article que l'on a envie d'entendre Philippe Forest. Ainsi concluait-il: «*Quand je serai parti et que, pour de bon, tout sera bien fini. Alors, et pour moi en tout cas, Nantes aura peut-être commencé d'exister enfin.*» «Oui, continue-t-il aujourd'hui. Je le pense toujours. On écrit rarement sur ce qu'on est en train de vivre. Ce qui demande à être écrit est ce qui a été perdu. Un peu comme dans les rêves : on rêve rarement ce qu'on est en train de vivre...» Nantais depuis 1996, Philippe Forest ne déteste pas cette ville, n'exagérons rien, et n'envisage pas d'en partir, pas plus que d'y rester peut-être : «Bien sûr il y a une poésie des paysages, les lieux ont des caractères, mais Nantes, la Loire à Nantes, n'a pas encore pris sa place dans ma géographie imaginaire».

Philippe Forest est né à Paris en 1962, a vécu sept années au Royaume-Uni, est arrivé à Nantes en 1996, «un hasard, un poste à la fac» où il enseigne la littérature française, a séjourné quelques mois au Japon. «Ma présence au monde est dans le non-enracinement, explique-t-il. Est-ce lié à mon histoire, mes fréquents voyages, l'éloignement de ma famille? Je ne reconnaissais aucun territoire dans lequel je me sente des racines. Alors d'autant moins au pied d'un fleuve, qui coule, qui passe, dans lequel on ne peut s'enraciner». Le fleuve, comme support à la rêveuse, oui, évidemment, mais de là à vouloir s'y attacher, se construire une identité autour de lui... «Je suis allergique aux auteurs que j'appelle *archaïques*, qui disent se retirer du monde, voulant nous faire croire qu'ils vivent sans eau et sans électricité, qui écrivent la nostalgie au sens péjoratif du terme, c'est-à-dire, avec une haine au présent». Ce rejet du présent, Philippe Forest ne peut l'entendre dans sa définition du roman: «Le roman est un

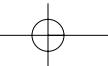
art du concret. Il est là pour dire le présent. Les archaïques font de la langue, une langue morte. Et je suis agacé à l'idée que la littérature puisse être le porte-parole d'une identité régionale ou nationale... Il y a quelque chose d'universel dans l'expérience humaine. On peut se sentir aussi proche d'un romancier japonais que de Richard Millet et de sa Corrèze natale... La revendication identitaire subordonne la littérature à une conscience collective».

Chaque écrivain crée son territoire imaginaire. Pour Philippe Forest, l'écriture est l'expression dans laquelle on se trouve en danger face à soi-même. Elle vous donne le vertige, vous place au-dessus du vide, au point de vous faire perdre votre identité. Au-dessus du vide, comme la signification de ce mot japonais que son auteur laisse en suspens, *Sarinagara*, le dernier mot d'un des plus célèbres poèmes de la littérature japonaise. Philippe Forest l'a emprunté et titre ainsi son dernier roman. À travers trois vies rêvées, il livre l'éénigme de ce mot, conduisant le lecteur, s'il veut bien être rêveur, vers le lieu où se tient un souvenir, son souvenir le plus ancien: «là où l'oubli abrite étrangement en lui la mémoire du désir». Pour dire le deuil, l'art et «l'épaisseur impensable du temps», Philippe Forest nous conte comme se réalise un rêve d'enfant. «Tous les souvenirs enfin s'effacent. Et puis restent les rêves. Alors, comme ils sont seuls désormais, c'est à eux que l'on confie sa vie.»

Philippe Forest est l'auteur de trois romans, publiés aux éditions Gallimard: Sarinagara (2004), Toute la nuit (1999), L'Enfant éternel (1997). Il est également auteur d'essais sur la littérature dont Le Roman, le Je (2001), La beauté du contresens, Éditions Cécile Defaut, (2005), Oé Kenzaburô, légendes d'un romancier japonais (2001) et Le Roman, le réel (1999) aux éditions Plein Feux, Histoire de Tel Quel, Seuil, «Fiction & Cie» (1995)...

«Ainsi j'étais parvenu en un lieu dont je ne savais rien. Dire qu'il n'avait pas de nom serait une concession inutile à la fausse poésie. En vérité ce lieu avait porté beaucoup de noms différents et emprunté des formes souvent semblables. Dans ma petite enfance, il avait régulièrement ressemblé à une cour d'école ou à un grand jardin. Ensuite, beaucoup de nuit s'était couchée sur lui: la grande nuit libre où l'on n'attend plus rien du tout de la vie, celle des rues désertes et des chambres sans sommeil. Et puis j'étais parti, changeant plusieurs fois d'adresse, de ville, de pays. Et maintenant, il n'y avait plus aucun endroit sur terre que je puisse appeler: chez moi.»

Philippe Forest
Sarinagara, Gallimard, 2004.



Françoise Benassis «Dame-Loire»

© Laurence Vialain



Faisons exception à la règle qui, pour ce dossier, demande de réunir les écrivains résidant dans la vallée de la Loire : **Françoise Benassis** est parisienne. « Parisienne, mais paysanne » sourit-elle, arrivée à la capitale à l'âge adulte, après une enfance à Veuve, petit village du Loir-et-Cher. Il est parfois des évidences qui justifient la désobéissance au règlement. La relation de Françoise Benassis à la Loire mérite une entorse et un petit détour dans ses jeunes années passées dans la maison du Carroir, que quelques trois cents mètres séparaient de la Loire. Ouvrez *L'Infante* (publié en 2003, aux éditions Gallimard) et vous y êtes, sous la tonnelle de l'épaisse glycine « aux branches si serrées qu'elles protègent de la pluie, et si pratique pour faire les devoirs par tous les temps. Le village compte trois cents habitants. C'est la plus petite commune du Loir-et-Cher. L'Infante n'écrit jamais Loir, LOIR. C'est la Loire, le fleuve, qui passe de l'autre côté de la route en levée. Hors de question de ne pas écrire Loire-et-Cher. C'est le royaume de Loire, un point, c'est tout. Une Infante sait cela de naissance. Alors qui d'autre pourrait aller prétendre... » Vous y êtes, « c'est une belle journée d'enfance faite pour une vie d'Infante sans souci ». L'Infante, c'est elle, cette petite fille un peu espiègle, née en 1943, à peine est-elle éveillée qu'elle « file à la Loire ». À ses côtés, la Reine-Mère et le Roi-son-Père qui l'aiment et la protègent. Dans ce récit autobiographique, « tout est vrai, nous dit-elle, même la magie. Surtout la magie ».

Vous parlez de la Loire comme d'une amie, vous la chérissez comme une personne. Est-ce à ce point possible de donner tant d'amour à un lieu, un paysage ?

F. B. Dans ma vie au Carroir, où j'ai vécu de 4 à 14 ans, il y avait mon père, ma mère et la Loire. C'était ma maisonnée. La Loire a toujours été une personne à mes yeux. Je l'appelais Dame-Loire, je lui parlais, j'allais lui dire bonjour et bonne nuit. Il s'était instauré un rite. Je savais qu'il existait d'autres lieux, mon père m'avait par exemple emmenée à Paris, mais Paris ne m'épatait pas... La Loire faisait partie de moi, l'île aux chèvres était mon terrain de jeux. Elle était symbole de liberté. À proximité des châteaux d'Amboise, de Chinon, je m'étais créé un monde imaginaire que je puisais en elle. La Loire, c'est la cour, les rois, la frontière, les voyages de la Manche à l'Italie, elle est au cœur de tout. De quoi nourrir des histoires de petite fille... J'ai toujours eu conscience de la beauté de ce paysage, j'ai grandi avec l'image de la Loire idyllique. En

raison de tout cela, elle est pour moi bien plus qu'un fleuve. À mes yeux d'enfant, elle était l'Univers. J'étais la dernière de la famille, mes parents étaient âgés et, peut-être par peur de ne pas avoir le temps de me voir grandir, ils m'ont entourée d'un amour infini. La Loire est liée à cet amour. Elle m'a donnée énormément, peut-être trop pour une seule personne. J'ai eu besoin de le partager, de l'écrire.

Vous l'avez détestée, un ami s'y est noyé. Vous l'avez quittée pour vous installer à Paris. Vous sentez-vous toujours des racines en sa vallée ?

F. B. J'avais 12 ans quand mon ami s'est noyé. J'ai compris ce jour-là qu'entre la mort et moi, il n'y avait personne. Enfant, j'ai longtemps identifié la mort à la Loire, elle m'avait trahie. Après l'on grandit... Des racines ? Oui, je sais d'où je viens. Je suis enracinée, mais déracinée. Je n'ai pas voulu m'y enfermer, mais je retourne régulièrement à Veuve où j'ai des attaches, je ne me sens pas en exil à Paris. Peut-être la Loire m'a-t-elle donné le goût du voyage ? À regarder le fleuve, le voyage se fait sous vos yeux... Peut-être. Quand j'écris, quand je raconte une histoire, j'ai toujours une approche très géographique. Je me sens pétrie de cette expérience avec le fleuve. Regardez un danseur qui a fini sa carrière, sa marche, sa tenue sont imprégnées de la danse. C'est ça, je suis imprégnée de la Loire. Dans mon écriture, elle ressurgit toujours, elle est là.

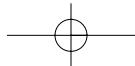
Nous sommes à Trentemoult. Ici, à la porte de son estuaire, l'aimez-vous tout autant ?

F. B. C'est elle aussi. Elle a son histoire. Ici, c'est une page de cette histoire, mais c'est elle. Quand vous aimez quelqu'un, vous aimez tout de lui, tout en retenant des moments privilégiés de cette histoire d'amour. Avec la Loire, il en est de même.

L'Infante, publié en 2003 aux éditions Gallimard (collection Haute Enfance) est le premier livre de Françoise Benassis. En 2005 est paru *Le goût de la Loire* aux éditions Mercure de France (collection Le petit Mercure).

«La tête nichée dans ses bras, elle sent au creux de ses coudes l'odeur de Loire. Elle est capable d'en remplir ses narines, même pendant une leçon en classe. Elle est de la Loire. Elle n'en parle pas. Le Roi-son-Père sourirait, mais la Reine-Mère ferait mine de vriller sa tempe de son index pour signifier la folie de son Infante... Senteur de mare qui couve ses herbes. Fraîcheur de l'eau courante qui traverse les veines des sables aux traîtrises de serpent. Elle étend les bras en croix. Reconnaît sous ses mains ces pierres de Loire si tendres qu'elles blanchissent la lumière. Du doigt, elle suit les infimes méandres des herbes qui ont séché en imprégnant la pierre. Qui pourrait lui dire si c'est monstrueux d'aimer la Loire autant que la Reine-Mère et le Roi-son-Père ? C'est un peu l'embarras que lui a posé la question d'un grand qui se voulait intelligent : « Qui tu préfères, ta mère ou ton père ? ». Elle n'avait pas su répondre. Impossible de penser que chacun était un tout. L'Infante était incapable de voir une différence. Ils étaient deux et même trois avec la Loire. Pas plus compliqué que le mystère de la Trinité de monsieur le curé. »

Françoise Benassis
L'Infante, Gallimard, collection Haute Enfance, 2003



Loire et littérature

Pierre Michon «J'entends... César!»

« La Loire ?... Non, les fleuves n'ont pas vraiment d'importance pour moi » vous dira **Pierre Michon**. Quelques



© Laurence Vilaine

secondes de silence et vous savez qu'un « mais » ou un « néanmoins » très certainement va surgir, et bien des idées sur la question. C'est un « quoique », suivi d'un sourire et de points de suspension.

« Il y a toujours plus à lire sur les villes fluviales que sur les autres. Quand les littérateurs parlent d'extérieur, ils se

fixent souvent sur un fleuve. C'est l'autoroute du soleil ! À l'époque classique, et bien avant, le fleuve attirait la richesse, et la littérature. Prenez tous les gens de la Pleiade qui accompagnaient la Cour en ce lieu de prédilection qu'était la Loire... Aujourd'hui, les fleuves n'ont plus guère d'importance que sur les cartes touristiques des régions. À Nantes, la Loire a perdu ses activités portuaires et n'est plus qu'un paysage que l'on traverse en voiture. Cela dit, mieux vaut être embouteillé sur un pont que dans un défilé de HLM... ». Et comme les embouteillages laissent bien souvent le loisir aux pensées de divaguer, Pierre Michon aussitôt s'échappe du présent ennuyeux et part se promener dans le passé. « J'entends les légions romaines faisant des ponts. C'est un bruissement lointain. César fit un pont ! C'est ça que j'entends quand je passe la Loire... ».

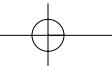
Autres points de suspension ? Oui, et ce sont des pages de Michelet qui surgissent, « de superbes pages sur les ambassadeurs vénitiens suivant la Loire à la recherche de François I^{er}. Ils vont de château en château, arrivent épousés, il est 4h du matin, mais le jeune roi est déjà parti en chasse. Tout se passe sur les bords de la Loire. C'est magnifique. Aujourd'hui, les châteaux de la Loire, c'est frelaté... Mais imaginez qu'une seule poignée de gens jouissait de tout ça. C'est extraordinaire. Avec la Seine, la Loire est le cœur de la France. Si l'on regarde le tracé ancien, elles ne faisaient qu'un fleuve. La Loire est très civilisée. Oui, elle me fait penser aux ponts et aux rois. »

La Loire ne s'impose pas dans les récits de Pierre Michon, « une fois, si, dans le catalogue du Musée de Reims, un texte sur une bataille de Jeanne d'Arc pour la prise d'Orléans. Ce qui m'a plu dans cette bataille, c'est ce petit instant où, pendant que les hommes se ravitaillent, Jeanne d'Arc se retire dans les vignes pour un petit temps de repos. On voit la Loire dans le fond... Mais sinon, jamais la Loire ne s'est imposée à moi comme décor. Pourquoi d'ailleurs ? ». Né dans la Creuse, Pierre Michon

habite depuis trente ans près de la Loire. À Olivet, il n'avait que le pont à traverser pour rejoindre Orléans, et il réside à Nantes depuis 1997. « Peut-être que si j'étais ailleurs, je parlerais volontiers de la Loire, mais elle est trop proche pour avoir une importance à mes yeux ». Écrirait-il alors les rois de France et les légions romaines ? Il nous a habitué à nous transporter vers des temps reculés, ne saurait dire pourquoi, constatant seulement que tout suscite toujours en lui des couches d'histoire et de mythologie : « Il m'est tout aussi difficile de parler du lieu où je me trouve que du temps dans lequel je vis. Je ne sais pas parler des contemporains, ça devient toujours burlesque. Peut-être est-ce un besoin de recul, je ne sais pas ». Une manière de maquiller le réel ? « Ça pourrait être ça... ».

Rêveur, sans doute, il se dit « pas observateur pour un sou » et encore moins armé de la patience des pêcheurs dont il admire l'acceptation du temps. Pierre Michon pourrait-il être de ces promeneurs solitaires qui longent le fleuve ? Il pourrait bien être celui-là qui, fatigué de contempler, jette des cailloux dans la Loire. Pas de ces galets plats qui caressent la surface, font des ricochets ou de jolis anneaux, non, de ces grosses pierres angulées qui plongent et coulent en un bruit sourd et suspendent tout, tout autour. Il vous répondra qu'il ne ferait plus ça aujourd'hui de peur d'être traité de vieux givré. Mais il se rit de vous et vous n'en croyez pas un mot. Jeter un caillou comme on jette les premières lignes sur le papier ? « Oui. Un gros caillou qui fait plaf, oui... Puis ça s'arrête ». Points de suspension.

Né en 1945, aux Cards, dans la Creuse, Pierre Michon consacre ses études à la littérature et au théâtre, à l'université de Clermont-Ferrand. Son premier texte, *Vies minuscules* paraît en 1984 aux éditions Gallimard. Parmi ses autres récits : *Rimbaud le fils*, Gallimard (1991), et aux éditions Verdier : *Corps du roi, Abbés* (2002), *Mythologies d'hiver, Trois auteurs* (1997), *Le Roi du bois, La Grande Beune* (1996)...



Anthologies ou textes de commande donnant à entendre des voix d'écrivains, sur la Loire, sa vallée ou son estuaire, des livres se font les porte-parole de ceux qui, un jour ou l'autre, ont été touchés par ce territoire. En voici quatre, publiés par les éditions Siloë en 1997, Mercure de France en 2005, très récemment les éditions Christian Pirot en 2006 et prochainement la Maison des Écrivains Étrangers et des Traducteurs de Saint-Nazaire au mois de novembre :

Désirs d'estuaires, Siloë, 1997.

Ce recueil rassemble dix-neuf textes inédits d'écrivains attachés à l'estuaire de la Loire. Ils expriment ici leur sensibilité à ce territoire original, qui s'invite à être source de leur réflexion.



Des textes de Gabrièle Ansquer, Jacques Boislèvre, Émile Boutin, Bernard Bretonnière, Yves Cosson, Didier Daeninckx, Catherine Decours, Robert de Goulaine, Patrick Deville, Armel de Wismes, Joël Glaziou, Thierry Guidet, Hervé Guimard, Hervé Jaouen, Jean-Yves Paumier, Jean-Bernard Pouy, Paul Louis Rossi, Jean Rouaud, André Vigarié.

Le goût de la Loire,

Mercure de France, collection Le petit Mercure, 2005

Si le TGV, ici ou là, vient perturber la tranquillité du fleuve, il a le mérite de procurer au voyageur quelques heures de lecture et la douceur du paysage ligérien derrière ses vitres. Le goût de la Loire se prête au voyage, une petite anthologie de poche dans laquelle Françoise Benassis propose et accompagne une sélection de textes de trente écrivains, vivant, ayant vécu ou séjourné dans la vallée du fleuve : Henry James, Paul Louis Rossi, Robert-Louis Stevenson, Michel Tournier, Maurice Genevoix...



La Loire et ses poètes, Christian Pirot, 2006

Tourangeau d'origine, le journaliste et critique littéraire André Bourin présente les grandes plumes qui ont rendu hommage à la Loire, «de Ronsard à Péguy, de Balzac à Flaubert, de La Fontaine à Max Jacob, des plus conservateurs aux plus révolutionnaires, Gaston Couté ou Chateaubriand, des plus anciens comme Charles, d'Orléans aux plus récents comme Julien Gracq, Jean-Marie Lacavetine ou Jacques Lacarrière, sans oublier le plus fervent d'entre eux : Maurice Genevoix».



**Loire & Océan
MEET, novembre 2006**

Pour son nouvel ouvrage, la Maison des Écrivains Étrangers et Traducteurs de Saint-Nazaire a souhaité réunir des écrivains autour d'un double thème : la Loire et l'Océan. Français et étrangers, de l'estuaire, d'Écosse ou d'Argentine, ils ont répondu à l'invitation et présentent le cours du fleuve et les villes qu'il traverse, de Saumur à Saint-Nazaire, et au-delà jusqu'au Croisic et Noirmoutier. Certains fréquentent la région depuis longtemps, et d'autres sont spécialement venus pour la découvrir et l'écrire. Récits de voyage, tel celui de Giuseppe Conte descendant la Loire du Saumurois à l'Anjou, impressions de l'Argentine, Maria Fasce, à Nantes, ou poèmes, comme celui de Michel Chaillou survolant le fleuve ou celui de John Burnside s'installant au Croisic, ces six textes inédits sont illustrés par les dessins et aquarelles de Jean-Claude Crosson qui, cahiers de croquis en poche, parcourt le monde et le rapporte tout en émotion dans ses Carnets de Voyages. Ouvrage bilingue, français et anglais, *Loire & Océan* paraît en ce mois de novembre 2006.



Textes de John Burnside (romancier et poète, Écossais), Michel Chaillou (romancier, Nantais), Giuseppe Conte (romancier et poète, Italien), Patrick Deville (romancier, directeur littéraire de la MEET), Maria Fasce (romancière et traductrice, Argentine) et Jean Rolin (romancier français). Illustrations : Jean-Claude Crosson

«C'est un fleuve
sans navigation aucune,
toujours vide, à cause
de son cours irrégulier
et de ses bancs de sable.
En France, la Loire passe
pour un fleuve très beau,
à cause surtout
de sa lumière...
tellement douce,
si tu savais.»

Marguerite Duras,
Hiroshima mon amour,
Gallimard, 1960.

OCTOBRE 2006 • N°38

Ce dossier s'inscrit dans le cadre des coopérations interrégionale entre les deux régions Centre et Pays de la Loire, avec l'appui de la Mission Val de Loire, dont l'une des missions consiste à valoriser le patrimoine culturel de ce territoire reconnu par l'UNESCO. Ce dossier est également téléchargeable sur le site internet www.valdeloire.org.



Hôtel de la Région
44966 Nantes CEDEX 9
Tél. : 02 28 20 51 35
Fax : 02 28 20 50 47

www.paysdelaloire.fr

encres de loire

Dossier extrait de la revue Encre de Loire N°38 - octobre 2006.

Pour plus d'informations : Mission Val de Loire - 81, rue Colbert - B.P. 4322 - 37043 TOURS Cedex 1
Tél. : 02 47 66 92 93 - Mail : smi@mission-valdeloire.fr - Web : www.valdeloire.org

Photo de couverture : G. Arnaud/SEM régionale des Pays de la Loire

La rédaction n'est pas responsable des textes, dessins et photos publiés, qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.